

Étymologies basques, termes expressifs et substratiques

MICHEL MORVAN*

Certains intellectuels basques semblent avoir une idée fautive du métier d'étymologiste-comparatiste. Ce métier exige un minimum de sérieux et une neutralité scientifique totale. Le comparatiste ne peut pas, ne doit pas se laisser influencer par des considérations non-scientifiques sous prétexte que les Basques ont souffert de leur situation minoritaire. Certains nationalistes basques sont incapables de séparer science et politique. Ils veulent à tout prix que l'on admette une fois pour toutes l'isolement absolu de la langue basque parmi les langues du monde parce que cela, du moins le croient-ils, les conforte dans leur idéologie.

Depuis longtemps déjà, je me suis rendu compte de l'absurde déviation de l'esprit que représente cette volonté inavouable de faire coïncider science et politique. En outre l'argument de l'isolement linguistique total du basque n'apporte rien de plus aux Basques, du moins à ceux qui ont gardé la tête froide. Pourquoi le fait que l'euskara soit apparenté à d'autres langues dans le monde changerait-il quoi que ce soit à la spécificité ethno-géographique et culturelle des Basques et aux droits qu'ils ont sur leur pays? Car c'est cela que redoutent à tort les intellectuels non-objektifs et tendancieux. C'est la peur qui commande leurs réactions irrationnelles et virulentes, une peur inconsciente peut être, je veux bien l'admettre, mais c'est bien de cela qu'il s'agit. Peur de découvrir une vérité qu'ils croient à tort gênante pour leur argumentation politique et pseudo-scientifique.

Tel est le cas de Txomin Peillen par exemple, qui réagit violemment à deux ou trois petits articles (sur plus de quarante) que j'ai écrits ces dernières

* URA 1055 du CNRS.

années, avec, comme on va le voir, une argumentation pour le moins ahurissante et un ton indigne d'un membre de l'Académie Basque¹.

La malveillance commence avec l'argument éculé de l'amateurisme. Txomin Peillen devrait se souvenir qu'il est lui-même un amateur, comme nous le sommes tous d'ailleurs à l'origine. L'ancien professeur de sciences naturelles devra se convaincre qu'il ne suffit pas d'être né bascophone ou gasconophone pour être automatiquement un bon liguiste et encore moins un bon étymologiste ou un bon comparatiste. Vient ensuite l'argument, si c'en est un, de l'exotisme linguistique. L'exotisme, c'est-à-dire selon Txomin Peillen la comparaison du basque avec des langues situées dans un éloignement géographique important par rapport au basque, serait à bannir. Je ne sais pas si les peuples dont les langues sont traitées d'exotiques apprécieront! N'ont peur de l'exotisme que ceux qui ne sortent jamais de chez eux pour voir un peu ce qui se passe ailleurs. Je reviendrai sur cet "exotisme" dans la seconde partie du présent article, car il n'est question pour le moment que de la forme et non du fond. Enfin sur un plan très général, Txomin Peillen se démarque avec condescendance en tant que Basque "des Français qui ont bien voulu se pencher sur notre langue en amateurs" (je cite).

Mais venons-en au fond linguistique lui-même, qui seul a un intérêt. J'ai rapproché en effet le nom du canard *piru* et du plongeon *pirta* que possède le basque de termes proches dans les langues ouraliennes (l'Oural étant déjà l'Asie pour Txomin Peillen). Je maintiens plus que jamais ces rapprochements dont j'avais bien précisé qu'ils touchaient des termes d'origine *expressive*². Txomin Peillen prétend que ces mots basques à sourdes initiales *p-* sont empruntés au gascon. C'est possible en ce qui concerne *piru*, mais cela ne change rien sur le fond. Quant à *pirta*, je note qu'il demeure introuvable dans le monumental dictionnaire gascon-béarnais de Simin Palay. Dont acte. Plus grave à mon sens est l'absurde étymologie proposée par Txomin Peillen pour expliquer le basque *patar*, *petar* (cette dernière forme n'est pas citée par l'auteur) "côte, pente plus ou moins raide". Il en fait un emprunt au français *pentard* qui est un adjectif dépréciatif en *-ard* formé sur *pente*. Voilà une aimable plaisanterie. En réalité ce terme basque doit être rapproché à la fois du gascon *petarré* "monticule, amas pierreux, éminence, tertre"³ et du finnois *päätärä* "colline" car il s'agit d'un terme pré-celtique comme il y en a tant dans nos régions. Txomin Peillen raisonne avec le gascon comme s'il était à 100% d'origine romane (ceci étant valable pour tout l'occitan au demeurant). Il oublie qu'une bonne part des langues romanes repose sur des substrats tant celtiques que pré-celtiques ou pré-indoeuropéens. On peut citer encore le cas du basque *tontor* "sommet" qui a son répondant dans le finnois avec *fi. tunturi* "montagne, hauteur". C'est là un phénomène tout à fait nor-

1. Txomin PEILLEN, *Mélanges de Linguistique, FLV*, n.° 63, 1993, pp. 231-234.

2. M. MORVAN, Deux notes lexicographiques, *FLV*, n.° 57, 1991, p. 31. Outre l'expressivité, l'un des deux termes étudiés, *piru*, a aussi une valeur diminutive, soit "caneton".

3. Cf. Simin PALAY, *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes*, Paris, CNRS, 1980, p. 762. E. NÈGRE, *TGF* 1, n.° 1589, p. 85 confirme l'origine préceltique de *petar*.

mal pour le comparatiste qui ne se contente pas des banalités habituelles. Encore un exemple? La forme arrondie en creux ou en bosse s'exprimait en préindoeuropéen à partir d'une racine **gop-/kop-*. En basque, en finnois et en hongrois elle s'est vu adjoindre un élargissement ou suffixe *-or* qui a donné les formes suivantes: basque *gopor* "bol", finnois *kopor* "dos", hongrois *hopor-* "motte" (hongrois *h-* vient de *vx.hgr. k-*). Pour en revenir à *bsq. patar*, je note que Txomin Peillen cite une forme basque *pantar* qui ne figure nulle part, du moins à ma connaissance. Il eût été mieux inspiré de citer le basque *pentoka* "colline", qui vient, lui, réellement du roman **pent-/pend-* (fr. *pente*) et en dernier ressort du latin *pendere*.

Il n'y a donc rien d'étonnant à retrouver dans les Balkans des racines pré-celtiques. Prenons par ex. le cas de la célèbre racine oronymique **kuk*, connue de toutes les générations de toponymistes. Elle est parfaitement attestée en albanais et en Bulgarie comme l'a si bien montré R. Bernard dans son article *Mots grecs en bulgare* paru dans le *BSL* en 1948⁴. Il convient même d'aller plus loin encore puisque *kuk* est présent sans contestation possible dans les langues dravidiennes comme le montre un examen attentif du dictionnaire étymologique du dravidien (groupe de langues pré-indoeuropéennes de l'Inde pré-aryenne) de Burrow/Emeneau⁵. Mais il est vrai que ce sont là des langues "exotiques" dont Txomin Peillen n'a que faire!

En ce qui concerne la méthodologie, il faut aussi savoir, lorsqu'on se livre aux comparaisons linguistiques, distinguer ce que est sûr de ce qui n'est qu'hypothèse "faute de mieux". Et des hypothèses, il faut bien en faire, c'est le propre même de la démarche scientifique. Txomin Peillen n'a visiblement qu'une idée très approximative de ce qu'est la science comparative. Il me reproche de citer l'hydronyme *Ibar* de Yougoslavie et de le comparer au terme basque *ibar* "vallée". Son argument à ce sujet est le suivant: *ibar* est "vallée" et non "cours d'eau" ou "rivière". Cet argument n'a aucune valeur. Le Basque qu'il est devrait savoir qu'il existe une rivière basque nommée *Aran ou Joyeuse*, et que la superposition vallée/cours d'eau est hyper-fréquente en toponymie partout dans le monde. Il y a même en Soule un ruisseau *Ibarra* à Sauguis-Saint-Etienne! Quant à *Aran*, on en retrouve la racine dans l'*Arno* italien qui arrose la belle ville de Florence⁶. Maintenant que nous sommes dans l'hydronymie, restons-y. Pour Txomin Peillen, l'hydronyme pyrénéen *Neste* est simplement gascon et roman. Il ne peut donc pas être mis en relation avec le fleuve de Thrace *Nestos*. Je rappelle qu'il s'agit d'une hypothèse, et de rien d'autre dans le cas présent (contrairement au cas de **kuk* qui est

4. Roger BERNARD, *Mots grecs en bulgare*, *BSL* n.° 44, 1947-48, notes 1, pp. 108-109. Cf. notamment à propos de **kuk*: "...il est probable que nous atteignons ici le substrat balkanique, irréductible au grec, au roman ou au slave".

5. T. BURROW, M. B. EMENEAU, *A dravidian etymological dictionary*, Oxford, 1986, n.° 1630, p. 149.

6. A. DAUZAT, G. DESLANDES, C. ROSTAING, *Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes en France*, Paris, 1978, p. 21.

une certitude). Le rapprochement entre les *Neste* (ou *Niste* d'ailleurs) pyrénéennes et le Nestos de Thrace n'est pas de moi, mais de MM. A. Dauzat, C. Rostaing, G. Deslandes⁷, ce qui dégage ma responsabilité. Txomin Peillen, en voulant à nouveau jouer les donneurs de leçons déclare que j'aurais logiquement dû établir un rapprochement entre *bsq.ibai* et l'*Ubaye*, rivière des Alpes selon "ma" méthode. Et je me serais alors fourvoyé puisque *Ubaye* vient du latin *opacus* qui désigne le versant ombragé d'une montagne. Je ne sais pas si *Ubaye* peut avoir un quelconque rapport avec *bsq.ibai* et je ne vois pas dans le marc de café. Ce que Txomin Peillen ignore, en revanche, c'est que l'étymologie de *Ubaye* par le latin *opacus* (il faudrait d'ailleurs le féminin *opaca* au moins) est contestée⁸. Laissons cela. Il est inquiétant néanmoins de constater que pour Txomin Peillen, l'exotisme commence dès les Alpes! Que faire alors de cet *Aran* qui coule dans le département du Var? Et de l'*Eurre* dans la Drôme (attestée *Ur* en 928)⁹ Faut-il y voir des latinismes peut-être?

Txomin Peillen ajoute: "enfin voir une chose curieuse dans le fait qu'une montagne s'appelle eau rouge et autorise un rapprochement avec Baigorri montre la fermeture d'un esprit qui ne sait pas que dans le monde les eaux rouges et les fleuves rouges se trouvent en Amérique, en Chine, en Afrique, etc..." Comprenne qui pourra. Je n'ai jamais prétendu que c'était là une chose curieuse! C'est même une évidence pour moi que ces "eaux rouges" répandues à travers toutes les toponymies du monde entier. Quant aux amabilités de l'auteur, elles ne peuvent que se retourner contre lui.

Txomin Peillen n'a pas compris que la parenté génétique des langues n'implique pas un contact des Basques avec des peuples asiatiques ni même que les Basques soient venus d'ailleurs (obsession des nationalistes qui craignent par dessus tout que l'on remette en cause l'autochtonie cro-magnonesque des Basques). Personne ne remet en cause le fait que les Basques étaient là avant les Indo-Européens, qu'ils soient ou non venus d'ailleurs. Il existait un continuum linguistique pré-indoeuropéen sur la totalité du continent eurasiatique, et c'est cela qui explique la parenté linguistique de certaines couches du lexique. Il y a belle lurette que Björn Collinder a montré la parenté de la base négative **e-* de l'ouralien avec les formes de négation *ese* de l'altaïque auxquelles il d'ajouter maintenant la négation **ese* du basque ancien comme je l'ai démontré dans ma thèse de Doctorat¹⁰. Nous touchons là aux éléments les plus anciens de l'euskara, ce qui n'empêche nullement ce dernier d'être constitué à 65 ou 70% d'emprunts aux langues voisines. C'est également à ce fond très ancien qu'appartiennent les interrogatifs basques de racine **no* (*no-r* "qui", *no-n* "où", *no-iz* "quand", *no-la* "comment"). Txomin Peillen écrit que j'aurais parlé de l'inessif *-n/-r* du basque et que je l'aurais comparé à des

7. Op. cit., p. 68. E. NÈGRE, *TGF* 1, n.° 1387, p. 70 confirme l'origine préceltique.

8. Op. cit., p. 91.

9. E. NÈGRE, *Toponymie générale de la France*, Genève, 1990, vol. 1, n.° 1021, p. 28 et 1073, p. 45.

10. M. MORVAN, *Les origines linguistiques du basque: l'ouralo-altaïque*, Bordeaux, 1992, p. 268-281.

morphèmes “asiatiques”. Le *-n* final de la forme *non/nun* “où” est en effet un inessif selon toute vraisemblance ou un relatif-conjonctif à la rigueur, mais certainement pas *-r* ! Ce morphème *-r* est un marqueur de déclinaison à l’absolutif dont le statut est particulier, d’où sa dénomination de “faux cas” que j’ai reprise à G. Dumézil (encore un amateur!) qui avait identifié un morphème semblable dans certaines langues caucasiennes. Si Txomin Peillen confond nominatif et inessif c’est préoccupant.

Contrairement à une opinion trop répandue, les termes expressifs ne reflètent pas, lorsqu’ils se ressemblent dans différentes langues, le hasard de générations spontanées sans lien entre elles, sauf pour quelques cas de réelles onomatopées, mais bien une origine commune extrêmement ancienne. Il est impossible que des racines telles que **kuk-*, **mal-* (que je n’ai jamais rapproché du basque *malda* “flanc de montagne” comme le prétend Txomin Peillen), **gVp-* “bosse, creux”, **kal-*¹¹, etc, soient apparues indépendamment les unes des autres. Il y a là tout à l’inverse un immense espoir de toucher enfin aux éléments de base constitutifs du langage humain, ou du moins à la couche la plus reculée que l’on puisse atteindre. Ce substrat repérable dans plusieurs familles de langues (y-compris les langues indo-européennes) plaide en faveur d’une parenté initiale, sinon de toutes les langues du monde, du moins d’une bonne partie d’entre-elles. Les Basques n’ont peut-être pas besoin de prophètes, mais ils ont besoin de linguistes avisés.

LABURPENA

Adierazkortasuna ez da inoiz oztopoa izan ez zonalderen arteko hizkuntz harremanetarako ez eta hizkuntzen arteko erlazio genetikoetarako. Alderantziz, zenbait hizkuntz familiak dituzten oso erro sakonak adierazten ditu, Kontinente Zaharra delako osoan sakabanatu bide ziren azpiestratu indoeuropeoaurrekoak direla eta. Indoeuropeoaurreko hizkuntz zahar honen eta indoeuropeoaurreko best hizkuntz batzuen arteko konparazioa zilegi da, balden eta gai eta objetiboak diren konparatzaile edo hitsorkunlarik behar den seriotasunaz eginak badira.

RESUMEN

La expresividad no ha sido nunca un obstáculo para el parentesco genético o areal de las lenguas. Al contrario, revela muchas veces raíces muy viejas y comunes a varias familias de lenguas, lo que se debe a la presencia de muy viejos substratos pre-indoeuropeos que se extienden con verosimilitud sobre la totalidad del Viejo Continente. La comparación de esta vieja lengua pre-indoeuropea, el vasco, con otras lenguas pre-indoeuropeas está pues completamente justificada, siempre que sea hecha con el fundamento necesario y por comparatistas o etimologistas competentes y objetivos.

11. La racine **kal-* est attestée tant en dravidien (substrat indo-méditerranée) qu’en finnois (substrat nord-eurasién).

RÉSUMÉ

L'expressivité n'a jamais été un obstacle à la parenté des langues, qu'elle soit génétique ou aréale. Au contraire elle révèle bien souvent de très anciennes racines communes à plusieurs familles de langues dues à la présence de très anciens substrats pré-indoeuropéens qui se sont étendus vraisemblablement sur l'ensemble du Vieux-Continent. La comparaison de cette vieille langue pré-indoeuropéenne qu'est le basque avec les autres langues pré-indoeuropéennes est donc pleinement justifiée, à condition d'être menée avec le sérieux nécessaire et par des comparatistes-étymologistes compétents et objectifs.

SUMMARY

Expressivity has never been an obstacle for the existence of genetic or areal linguistic relationship. On the contrary, it very often reveals very old roots common to several linguistic families due to the existence of very old substrata which have extended probably on the whole so-called Old-Continent. The comparison of this old Pre-Indoeuropean language represented by the Basque Language with other Pre-Indoeuropean languages is thus completely justified, upon condition to be done with the necessary seriousness and by competent and objective comparatists or etymologists.